

Le facteur beauté

Histoire de ma mort d'Albert Serra



Attention, cet article est un immense spoiler. Il n'entend pas dissimuler un instant le secret du film, le nom de l'assassin. Son nom est beauté. Une beauté si puissante et si singulière qu'on confessa volontiers n'avoir pour ainsi dire pas suivi l'intrigue du film, du moins pendant qu'il se déroulait. Intrigue il y a pourtant, et même riche et complexe. Pour la simplifier, on dira qu'il s'agit de la rencontre, entre affrontement, envoutement et séduction, entre l'esprit des Lumières, qu'incarne le Chevalier Casanova, et l'esprit des ténèbres romantiques qu'incarne le Comte Dracula. Soit, sous des formes saturées d'harmoniques du côté de l'histoire de la pensée comme du roman et du cinéma de genre, la mise en jeu d'une arène décisive pour la psyché occidentale depuis deux siècles et demi. Passent les grands rêves et les espoirs immenses de l'humanité (d'une humanité, l'Européenne), passent les succubes archaïques des terreurs fondatrices et les fantômes des grandes tragédies historiques à venir, des massacres et des totalitarismes. Les ennemis que met en scène le film, le libertin brillant et désenchanté et l'enchanteur maléfique qui poussent les jeunes filles au parricide y sont aussi complices. Et pourtant...

Et pourtant, dès la première séquence, c'est selon un autre registre qu'on entre dans le quatrième long métrage du réalisateur catalan, pour ne plus en sortir. Un registre d'absorption qui vaut largement toutes les 3D immersives (mais on serait bien curieux de voir Serra employer un jour la 3D), une expérience exceptionnelle de spectateur enveloppé doucement et fermement par une émotion qui semble tout devoir à l'assemblage des lumières et des formes, des images et des sons, des mouvements et des ombres. On songe aux plus

grands tableaux de Rembrandt ou de Goya, ceux dans lesquels on croit entrer appelé par un charme, comme dans un monde en quittant notre monde, par la seule puissance esthétique. Il existe dans le vocabulaire pour décrire les films l'expression « plans-tableaux », qui désigne des compositions d'images, souvent statiques, évoquant celles des peintures. Il s'agit ici d'autre chose. Il s'agit d'une profondeur, mais qui n'est pas non plus la « profondeur de champ », plutôt celle du mystère, un mystère qui tient à la fois de la nature et de la mystique. Il faudrait davantage parler de plans-caresses, de plans-hypnoses, de plans-invocations.

On le sait depuis *Honor de cavalleria* et *Le Chant des oiseaux*, Albert Serra est un magicien du cinéma – il faut prendre ici très au sérieux, et très littéralement, le mot “magicien”: c'est un travail, avec des pratiques spécifiques qui ont des effets, même si on ne comprend pas les relations entre les causes et les effets. On comprend en revanche, et c'est le grand « sujet » des films aussi bien, qu'il s'agit d'abord et in fine de croyance. Quichotte, les Rois mages, Casanova sont des croyants, ils sont portés par une foi active, performative, qui change sinon le monde, du moins l'être au monde.

Serra, lui, croit au cinéma. Je ne sais pas ce que signifie cette phrase. Lui non plus sans doute. Ça ne change rien à l'effectivité. Qui dit qu'un shaman ou un guérisseur « sait » ce que signifie la puissance de sa pratique? Il s'agit de faire, ce Serra-là fait, et fait sacrament bien. La merveille, mais au fond c'est très logique, est qu'il ne fait jamais la même chose. Car, au contraire de ce qui précède pourrait laisser croire bien à tort, Albert Serra est un cinéaste matérialiste, un réalisateur (littéralement) qui part des matériaux, des singularités, du contexte, du local. Les corps, les voix, les accents. Les gestes, les habits, les paysages. Les paramètres physiques de l'existence. Le bois, le tissu, les arbres, le sang, la chair. Et puis le désir aussi, mais comme un flux aussi réel que le vent, même si pas plus visible.

De *Scorpio Rising* à Straub et à *Leviathan*, de *Tabou* (Murnau) aux *Feux d'Imatsuri* ou à certains Sokhourov, on pourra toujours entreprendre d'inscrire ce qu'il fait dans une histoire du cinéma organique, on n'aurait pas tort, mais on en manquerait la force autonome, la musique. Combats et séductions, luttes de pouvoir, monde qui s'effondre, amours interdites, sacrifices sanglants, ombre qui monte : *Histoire de ma mort* est transporté d'événements et de rebondissements. Ils sont parfois embrassés avec fougue, parfois contés avec une distance amusée, ici directement reliées à une époque et une situation, là laissés ouverts sur les espaces des grandes inquiétudes et des grandes espérances. On les traverse, sans relâche, très loin du sentiment de la durée (quoi? deux heures et demi? mais non...), régalié et jamais rassasié, défait sans être repu. Avec et malgré la mort, qui vient.